



La nouvelle demeure de Dewey, à Washington.

TEMPERATURE
Du 30 novembre 1899.

| | |
|--|-------|
| Thermomètre de H. & L. LAUREL, Opticiens, No 143 rue de Canal, Bateaux-Carrés et de Baronne. | |
| Fahrenheit Centigrade | |
| 7 h. du matin..... | 54 12 |
| Midi..... | 74 23 |
| 3 P. M..... | 74 23 |
| 6 P. M..... | 70 21 |

Bureau météorologique.

Washington, 30 novembre. — Indications pour la Louisiane : Temps beau vendredi et samedi ; plus froid vendredi soir ; vents frais du sud-ouest à l'ouest.

La guerre avec les Boers.

Nous recevons, depuis quelques jours, des nouvelles graves du Sud de l'Afrique. La lutte engagée entre les Boers et les Anglais prend des proportions inquiétantes pour ces derniers. Les victoires de l'armée anglaise, si se sont des victoires, semblent souvent achetées terriblement cher ; elles font plutôt l'effet d'échecs, sinon de défaites.

Un détail bien étrange à relever et qui donne à cette guerre un caractère particulièrement redoutable, c'est le nombre effrayant d'officiers anglais qui sont atteints, presque toujours blessés grièvement, quand ils ne sont pas frappés mortellement.

Nous avons déjà appris la mort de deux généraux, du général Symons et du général Featherstone. Nos dépêches nous annoncent maintenant que le général Methuen vient d'être blessé à la bataille de Modder River.

Quant aux officiers de grades inférieurs, depuis les colonels jusqu'aux sous-lieutenants, le nombre des tués et blessés est extraordinaire. Les cadres de l'armée en doivent être à moitié détruits.

Cette consommation d'officiers

de tout grade est véritablement terrifiante. Les Anglais se battent bien, c'est un fait reconnu ; ils ont surmonté une qualité précieuse sur les champs de bataille : ils ont la résistance et la persistance ; mais, au sud de l'Afrique, ils ont affaire à de plus habiles, à de plus persistants qu'eux ; à de braves soldats, à des tireurs d'une force exceptionnelle, à des hommes qui se battent pour leur indépendance, pour la défense de leurs foyers. Les récentes nouvelles donnent aux événements du Transvaal une tournure tout-à-fait inattendue, qui doit faire singulièrement réfléchir le gouvernement de la Grande-Bretagne, et nous craignons fort que M. Chamberlain n'ait bientôt à se repentir d'avoir fourré son pays dans ce guépier.

SUEZ ET PANAMA.

Un article de M. George Thibaud dans le *Gaulois* :

Un devoir sacré — le devoir de témoigner devant la Haute Cour à la décharge de mes amis injustement accusés — m'a ravi la joie d'embarquer à bord de l'Indus, pour aller à Port-Saïd assister à l'inauguration de la statue de Ferdinand de Lesseps qui a lieu demain.

Mon modeste hommage ayant à opter, par coïncidence de dates, entre deux condamnés politiques, entre deux victimes de l'étranger qui asservit mon pays, entre deux grands Français qui ont, chacun à leur façon, glorifié et défendu ma patrie, j'ai renoncé au mort, à présent immortel, pour être au vivant, encore au cycle de souffrance.

Mais, de si loin que je parle et si chétive que soit ma voix, je veux que le vainqueur de Suez et le demi-vainqueur de Panama, condamné à cinq ans de prison sur l'ordre des étrangers qui gouvernent, corrompent et pillent mon pays, reçoive ici le tribut de notre patriotique reconnaissance.

J'ai vu à Port Saïd, la statue de Frémont presque complètement montée, au mois de mai dernier. Elle est gigantesque, comme les œuvres de celui dont elle va perpétuer à jamais le souvenir. Elle se dresse comme un phare de bronze à figure humaine, indiquant du geste l'entrée du canal. Les navires du monde occidental, qui émergent de l'horizon, sur le fond d'azur de la Méditerranée, et à qui Ferdinand de Lesseps a décerné son assigné de rendez-vous, verront de loin cette grande ombre se profiler sur la mer, dominant la ligne plate et blanche des dunes africaines.

Pendant des siècles, les passagers des deux hémisphères, rêveurs, accoudés aux bastingages, comme le sont tous les arrivants qui aperçoivent la terre, diront ainsi longtemps encore quelque chose de ce qu'était l'admirable France que nous voyons maintenant mourir. Ils sauront quelque chose de ce qu'étaient ces généraux Français, héros riches et pauvres, entêtés de renommée et amoureux de l'impérissable, de leurs compatriotes, dans le lamentable égarement de leur suicide, se plaignant à déshonorer !

Ferdinand de Lesseps est l'homme du siècle qui, après Napoléon, aura fait le plus d'honneur à notre race, parce que c'est lui qui aura tiré de notre valeur et de notre énergie le plus durable témoignage.

On est stupéfié quand on parcourt maintenant l'Europe, avec la rapidité vertigineuse des

grands express, qu'on va de Lisbonne à Moscou, de Naples à Bergen, que des hommes d'une génération dont nous pourrions presque encore embrasser les vieillards, aient fait cela à pied, en combattant et en étant portés tout les plus résistants et les plus forts. — Ils étaient conduits !

Et, quand les navires de vitesse, faisant de leur étrave une interminable entaille dans la mer, passeront aussi aisément de l'Atlantique au Pacifique qu'ils passent maintenant de la Méditerranée à l'Océan Indien, on sera stupéfié aussi qu'un seul Français, simplement servi par sa conviction et sa bonne humeur également invincibles, ait su soulever les capitaux nécessaires à ces heureuses corrections de la carte du monde.

Conscriptions d'hommes et conscriptions de millions sont, pour ces entreprises de géants, du même ordre d'efforts qu'un peuple ne démontre jamais en vain pour sa gloire.

Ferdinand de Lesseps aurait pu pincer familièrement l'oreille de ses vieux obligataires, comme le Tondou la pincéait, les soirs de bivoque, aux grognards de sa vieille garde.

Et le Waterloo de l'autre, ont la même signification historique et presque la même cause : l'écrasement momentané de la belle énergie française, par la trahison intérieure des factions politiques, aidant aveuglément les coalitions de l'étranger.

Il ne faut doute, pour aucun de ceux qui ont étudié, autrement que dans les affligeantes annales des scandales parlementaires, l'entreprise de Panama, que celle-ci, malgré les fautes, les gaspillages et les longs tâtonnements du débat, eût réussi, comme celle de Suez, s'il y avait eu, en France, un gouvernement.

Suez avait traversé les mêmes heures de détresse que Panama, et Suez a été sauvé par l'énergie de l'Empereur, qui avait conscience de ce qu'un gouvernement digne de ce nom doit de tutelle et de protections aux œuvres nationales.

Panama a sombré, parce qu'il n'y a pas en France de gouvernement, si ce n'est une foire de subalternes irresponsables, qui détalent comme des lapins devant la moindre difficulté, en emportant les quatre sous qu'ils ont tiré, dans quelque lèche marchandage, avec des courtiers de corruption.

Encore si on laissait faire les hommes qui savent et veulent se mettre en avant ! Peut-être arriveraient-ils à se passer quand même d'un gouvernement d'ordre s'ils détailaient et si peuraient. Mais non ! Dès qu'il n'a pas se montre, dès qu'il fait preuve d'initiative, dès qu'il se met ainsi hors du rang, il devient suspect et toute cette méprisante tourbe d'impulsants n'a de cesse qu'il ne soit écrasé ou réduit.

Notre pays succombe après vingt cinq ans de cet étouffement systématique de toutes les valeurs indépendantes.

Les valeurs naissantes ne peuvent achever d'éclorre et les valeurs démontrées doivent subir l'assaut de l'injure, du scandale et de la justice servile, jusqu'à ce qu'elles aient capitulé aux mains de l'étranger et mystérieusement perdu leur sens et leur puissance scientifique et morale.

Ferdinand de Lesseps existait en ce régime inédit, qui semble un prolongement de l'invasion et qui paraît gouverner ici uniquement au profit de l'étranger.

Le vieux luttant a, d'abord, essayé de faire tête ; puis investi par les exigences de ce per-

sonnel nouveau de finance et de politique, à son corps défendant il a payé rançon, pour pouvoir achever son œuvre. Vains sacrifices et concessions vaines ! Lutter à la fois contre l'étranger et contre son gouvernement est trop pour un homme seul. Il a fallu sonner la retraite. Mais on peut affirmer, que s'il y avait eu en France un gouvernement, un gouvernement simplement honnête et de bon sens, il passerait des bateaux à Panama, canal maritime français, depuis 1891, on au plus tard 1892.

La statue de Port-Saïd, dont les voiles viennent de tomber, en présence des invités accourus de divers points du globe, pour célébrer dans ce bronze l'image d'une victoire du génie français, n'aura point la bonne fortune de recevoir la visite d'un membre du gouvernement français.

L'escadre de la Méditerranée, qui aurait pu tout au moins saluer de son artillerie d'honneur la conquête pacifique de la terre des Pharaons par l'initiative française, est restée, par ordre, à Smyrne !

Comment voulez-vous qu'on fasse Panama, avec un gouvernement qui ne sait même pas honorer Suez ?

Voilà des faits simples et éloquents, qui s'impriment dans la mémoire blessée d'un peuple et qui font plus, pour le discrédit d'un régime, que mille discours éphémères.

Ce gouvernement est allé à Kiel ; il s'est enfui de Fachoda ; il a mis Déroulède en prison, et il laisse aujourd'hui l'étranger célébrer seul Ferdinand de Lesseps !

Suez a payé, par la totalisation des sommes qu'il a rapportées à la France, la valeur de l'indemnité de guerre. Ce que la France a perdu par l'infortune de ses armes, elle l'a donc regagné par l'œuvre de Ferdinand de Lesseps, et même cette république de l'Argent reste insensible à cet argument !

Avec quelle ardeur pitoyable patriotique j'aurais souhaité d'aller, perdu dans cette foule barbelée de l'Orient qui vient de se presser sur l'immense jetée ouest de Port-Saïd, porter ma part d'hommage et de gratitude à ce vaillant, à ce bon, à ce généreux aventurier, qui a donné à mon pays sa dernière victoire, victoire économique, victoire de la paix entre les hommes par le progrès des communications, victoire de la foi, victoire de l'énergie et de la ténacité françaises !

Et avec quelle reconnaissance aussi, j'irais, dans quelques années, saluer, à Panama ou à Colon, l'autre statue qui se dresse sur la rive du Pacifique ou celle de l'Atlantique, à la mémoire du même héros !

Nobles chiméristes, audacieux conquistadores, enjoleurs de foules, qui mentez pour le but supérieur d'obtenir de notre race quelque chose de grand et de mémorable, et pour rendre à notre pays le pain vivant de l'action, il faut vous glorifier, et vous glorifier encore et toujours, pour le bien que vous avez voulu nous faire et l'honneur que vous avez voulu nous donner !

C'est à vous que l'avenir réserve la meilleure part et le meilleur rôle, parce qu'un peuple meurt de critique, qu'il vit d'action et qu'il est toujours reconnaissant, quel que soit le prix qu'on y ait mis, à ceux qui ont eu foi dans son courage.

Le Dernier Amour

— DE — G. CETHI.

Mlle Ulrika de Levetzow qui fut le dernier amour de Goethe, vient de mourir sur la terre de Tribiltz, en Bohême, à l'âge de quatre-vingt-seize ans. C'est le dernier feuillet d'un long chapitre de passion, de joie et de douleur qui se tourne. Les amies de Goethe appartiennent désormais à l'historie. Le poète fit la connaissance de Ulrick de Levetzow en 1821, à Marienbad où la jeune fille séjournait avec ses parents. Vive et spirituelle, gracieuse et tendre, elle conquit dès le premier jour le cœur du poète. Elle chantait devant lui en s'accompagnant sur le luth et lui lisait à haute voix les romans de Walter Scott. Par respect pour cette enfant, Goethe ne lui parlait pas d'amour en sa présence. Mais les vers qu'il lui adressait exprimaient clairement son trouble. Deux ans plus tard, en 1823, Goethe reprit le chemin de Marienbad. Ulrike, entre temps, était devenue une jeune fille, plus séduisante, plus digne d'être admise et aimée. Goethe s'éprit alors d'un amour ardent. La *Trilogie de la passion* a été écrite à cette époque et en l'honneur d'Ulrike. Quand il dut partir, en septembre, il composa encore la déchirante *Épique* de Marienbad. Puis le temps fit son œuvre. A la passion fit place l'amitié, à la douleur la résignation. Le cœur de Goethe n'oublia pas, mais il s'apaisa. Quant à Mlle de Levetzow, elle n'oublia pas davantage. Si l'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux, son amour est un don terrible. C'est un passé qui oblige. Une auréole en restait au front d'Ulrike de Levetzow. On la regardait passer avec admiration et respect. Elle était pour chacun celle qui provoquait la suprême étincelle du génie goethien. Aussi jugea-t-elle sage de rester fidèle à ce souvenir et de refuser tous les prétendants. Elle eut raison. Il y avait sans doute dans l'amour, même platonique et passager, de Goethe de quoi embellir toute une existence.

Calcul sévère, mais juste.

Qui donc voulait enfermer Voltaire et Rousseau dans un grenier, et attendre que la faim leur inspirât des chefs-d'œuvre ! Calcul sévère, mais rigoureusement juste. Il paraît que la faim, sans métaphore, la crispation de l'estomac vide, excite mieux l'esprit que le café. Le docteur Maire, qui fut des naufragés de la *Ville de Saint-Vacaire*, a fait dans cette catastrophe de belles études sur ses compagnons de famine. Au début, quand la privation n'est pas trop longue, surtout si elle est volontaire, et que l'estomac s'y soit habitué avec mesure, elle donne seulement à l'esprit une activité plus vive. Elle surexcite l'imagination. Si la privation se prolonge, elle amène des perturbations dans le caractère et dans la conduite : elle rend irritable, égoïste et cruel. En même temps, la mémoire se perd et la volonté disparaît ; l'homme cesse de se commander ; il éclate en actes soudains, irrésistibles, instinctifs. Dans les cas plus graves, le désordre de l'esprit s'accroît, et paraît principalement la nuit ; il se traduit par l'insomnie, le cauchemar, les hallucinations, le somnambulisme. Si

enfin ces désordres se manifestent le jour, ils indiquent encore un état plus sérieux. L'homme qui a jeûné longtemps et qui est dominé par ces hallucinations et par ces impulsions irrésistibles commet, sans se connaître, des crimes qui tiennent plus de la fureur que de la nécessité. Au total, la faim, pour être utile, doit être prise, si l'on peut dire, à petite dose. Dans ces conditions, on ne saurait trop la recommander aux poètes et aux artistes. Mais ils montrent une fâcheuse tendance à en abuser. C'est une erreur. Au degré supérieur, la faim, on peut l'affirmer, est plus nuisible qu'utile. Car il en est des privations comme de l'alcool : elles soutiennent jusqu'à ce qu'elles abrutissent. Et, par une singulière ironie, la faim produit exactement les effets de l'ivresse.

Cycliste et chauffeuse.

Une veuve s'est rencontrée récemment, à Rio-de-Janeiro. Elle avait connu son mari pendant une promenade à bicyclette. Ils avaient fait en tandem le chemin de la vie. Quand la mort est séparé ce parfait attelage, celle qui survivait ne crut pas devoir laisser le pédaleur défunt dormir comme un piéton. Elle fut trouver un sculpteur et lui commanda un monument de marbre où les trois parties du ménage paraissent. Je veux dire le mari, la femme et le tandem. Pourquoi pas ? La vie est un voyage. Est-il plus absurde de la symboliser par un pneu que par une rame ou une ancre ? Le sculpteur représenta les cyclistes fidèles, enlacés près d'un tandem de marbre. Mais en tout cela ce fut lui qui fit le plus de chemin. En travaillant à immortaliser le mari, il fut pris du désir de le remplacer ; et, comme il avait fait à son sommeil éternel une compagne de marbre, il ne crut pas lui faire tort en gardant le modèle. La veuve accepta ce dédoublement. Elle parut prête à recommencer la partie de tandem. Mais cette fidélité même devait lui être interdite. Le sculpteur ne monte qu'en automobile. Qu'à cela ne tienne ! Cette femme, véritablement exemplaire, a reporté sur le moteur la passion qu'elle avait pour le pédaleur. La chauffeuse s'est faite chauffeuse. Et s'il lui est donné d'être encore veuve, elle cherche quel artiste assez puissant sculptera sur la tombe du second époux le mode de locomotion qui s'y rattache.

Victoire de Terry McGovern.

Hartford, Connecticut, 30 novembre — Terry McGovern, le champion des pugilistes de poids dit «bantam» du monde, a vaincu Eddie Sprague, de Streator, Illinois, cette après-midi dans l'arène du Club Athlétique Nutmeg, à Hartford, en moins d'une minute à la deuxième passe.

McGovern avait pratiquement disposé de son adversaire à la première passe, quand, après un sérieux échange de coups, il l'avait atteint avec une force terrible dans le «solar plexus» et jeté sur le sol.

Sprague est tombé trois fois dans le premier round, une fois en glissant. Une autre fois, il est resté étendu durant huit secondes. Toutefois, il a réussi ensuite à se garantir des coups de McGovern jusqu'à la fin de cette passe.

À la seconde, McGovern a attaqué son adversaire avec les deux poings. Sprague est finalement tombé et n'a pu se relever dans le temps fixé. On l'a aidé à regagner sa place.



LA DUSE. Dont la maladie, à Vienne, n'est pas sans gravité, et inspire de craintes. Ses médecins croient qu'elle est rendue à la santé, il n'y sera impossible de retourner à la scène.

AMUSEMENTS

THEATRE TULANE.

C'est «Camille», le drame célèbre de Alexandre Dumas, intitulé «La Dame aux Camélias» — autrement dite Marguerite Gauthier ; qui a fait la fraie de Thanksgiving Day, au Théâtre Tulane ; la salle était comble.

Il est vrai que le rôle principal était joué par Miss Netherole, une actrice que tout le monde à la Nouvelle-Orléans a acclamée depuis onze à douze jours, et elle s'est acquittée de son rôle avec beaucoup de puissance.

C'est indubitablement une des meilleures «Camilles» ou si l'on veut «Marguerites», que nous ayons vues ici depuis un quart de siècle.

Ce soir, «Camille». Samedi en matinée, «The Second Mrs Tanqueray».

Samedi soir, représentation d'un drame : «Sapho».

THEATRE DE L'OPERA.

La seconde représentation de «Roméo et Juliette» avait attiré hier soir, l'éélite de nos dilettanti ; elle a obtenu un plus grand succès encore que la première. Sous le rapport, «Roméo et Juliette» bat «Faust». Mme Madier de Montjau et MM. Bonnard et Bouzmann ont été rappelés six fois, après la belle scène de la bénédiction nuptiale.

Une bonne nouvelle que le public apprendra avec plaisir : l'habile chef d'orchestre, M. Vianesi, est arrivé hier matin. Il a déjà fait hier dans l'après-midi, une première répétition des «Huguenots», qui passeront, croyons-nous, mardi.

Demain, samedi, Guillaume Tell, pour la rentrée de M. Gauthier, le fort ténor.

Dimanche, en matinée, Roméo et Juliette.

Le soir, «La Poupée», avec le ballet si brillant et si amusant, qui a déjà obtenu un étourdissant succès.

La salle ne désemplira pas toute la journée de dimanche.

CRESCENT THEATRE.

«Shore Acres», une pièce purement américaine et, par-dessus le marché, extrêmement populaire, avait réussi un jour d'actions de grâce ; elle a réussi, en effet, et fait une splendide recette.

Elle est très bien interprétée par des artistes de valeur, dont quel-ques-uns se sont conquis un sérieux renom sur la scène américaine. Son succès est assuré jusqu'à la fin de la semaine.

Elle sera remplacée dimanche prochain, par «By the Sad Sea Waves». Grâce à la nature des sujets qu'elle traite et aux qualités des acteurs qui y prennent part, ce sera certainement une des meilleures représentations de la saison.

Feuilleton

— DE —

L'Abelle de la N. O.

74 Commencé le 31 août, 1899.

DETRESSE MATERNELLE.

PAR HENRI GERMAIN.

TROISIÈME PARTIE.

VII

ODYSSÉE DE MONSIEUR DU SURIN.

Suite.

Devant lui se tenait un vieux paysan qui le regardait d'un air marqué et curieux.

— Ben quoi, l'ami, fit le campagnard, c'est y qu'on avait déjà vu un coup de trop ce matin ? Sans comprendre encore comment il pouvait avoir été surpris, puisque Dufresne devait veiller sur lui, Monseigneur du Surin eut assez de présence d'esprit, cependant, pour saisir au vol la perche qu'on lui tendait si bénévolement.

— Ben, oui, c'est vrai répliquait-il en contrefaisant son langage et sa voix, je me suis trouvé pris, comme ça, sans m'en apercevoir.

C'est ce sacré petit vin blanc, j'en avais pris une bouteille pour ma donner des jambes, et puis, va te faire lanlaire, mon bonhomme, ça me les a cassées !

— Ah ! dame, vous savez ben mon ami, c'est traité comme tout ces petits vins de chez nous ; faut se méfier, ça coule comme du lait, et pis, ça vous saoule carrément !

Mais, sauf votre respect, je crois ben que vous n'êtes point du pays ?

— Non.

— Alors, vous v'là en voyage ?

— Oui.

— C'est-y que vous allez loin ?

— Non, je vas seulement jusqu'à Creil, voir ma vieille tante qu'est malade, c'te pouv' femme.

— Alors, c'est pas un voyage de nocé ?

— Oh ! non, seulement comme elle a des dents, vous comprenez ?

— Malin, va, t'iciana le campagnard, en regardant finement son interlocuteur.

— Ah ! vous êtes encore un farceur, vous, c'est pas la tante que vous allez voir, hein, c'est son petit saint frusquin !

— Ben, c't'égale, vous arrivez tout de même ben avant qu'elle soit morte.

— En marchant vite, vous pouvez ben être à Creil, dans deux petites heures d'ici, quoi !

— C'est ce que je pensais, répondit du Surin, enchanté de connaître la distance qui le séparait encore de la ville où il comptait trouver le salut.

— Sans doute, reprit son interlocuteur, vous v'là quasiment arrivé à Saint-Firmin.

— C'est juste, m'y v'la.

— En disant ces mots, Monseigneur du Surin regarda autour de lui, scrutant d'un regard aigu la profondeur des arbres, avec l'espoir d'apercevoir Dufresne quelque part.

Mais il ne vit personne, et pour cause.

Alors, désappointé, il se retourna vers le campagnard qui fort peu pressé, sans doute, demeurait à le considérer curieusement, comme pour deviner qui il était.

Et désireux de se débarrasser de sa présence gênante, et de cet examen trop long, il reprit, en titubant légèrement :

— Tout de même, j'ai pas eu que je vas les brûler tes lettres ; au contraire, je les garde, ça me servira peut-être si je suis choppé.

remettra tout à fait.

— A revoir mon brave homme ! — A vot'aise, fit l'autre insouciant, moi, je vas rentrer mes fagots.

Puis il s'éloigna de quelques pas, tandis que du Surin faisait mine de se reconcher, et après s'être chargé sur l'épaule un gros fagot de branches mortes tout préparé, il sortit lentement du bois.

Attentif, derrière son bloc de grès, l'escarpé le regarda partir, et quand il l'eût vu disparaître tout à fait sur la route, il se releva vivement.

— Est-ce que le Foinard m'aurait posé un lapin ? fit-il entre hant et bas.

C't'épatant, je le vois plus ; il est ben capable de m'avoir fêtu en plan, de s'être esbigné avec toute la galette !...

Tiens qu'est-ce que c'est que ça ?

En même temps, il regardait avec un étonnement profond le dessus du grès, enlevait la pierre que Dufresne avait mise sur les papiers compromettants laissés par lui, et se mettait à les examiner curieusement un à un.

Puis il lut ce qui était écrit sur l'enveloppe, et brusquement un cri de rage lui échappa, grotesque dans sa bouche :

— Oh ! la canaille !

Ben, mon vieux, plus souvent que je vas les brûler tes lettres ; au contraire, je les garde, ça me servira peut-être si je suis choppé.

Puisque c'est comme ça, mon vieux Foinard, je te garde un chien de ma chienne !

Et puis, puisqu'il est le fagot bleu !

— Ah ! bon, le v'la, fit-il, en sortant avec précaution le billet de banque de l'enveloppe.

Alors, maintenant, tirons-nous des pattes et tâchons de ne pas nous faire pincer.

Après on verra ce qu'on fera pour se venger.

— A nous deux, mon vieux Foinard !

Sur cette menace, prononcée d'une voix sourde et rageuse, le misérable enfoutit tout les papiers dans la poche intérieure de sa jaquette, serra précieusement le billet de cent francs dans son porte-monnaie, et sortit en hâte du bois, se dirigeant vers le village tout proche.

En route, il se rappela la recommandation adroite faite dans la nuit par Dufresne, de se déguiser en paysan.

Seulement, désireux de ne pas tout perdre, et moins prudent que son complice, il se permit simplement d'acheter une blouse et de la passer par-dessus ses vêtements, à l'instar de beaucoup d'hommes de la campagne, lorsqu'ils vont aux fêtes ou aux foires.

Sa coiffure n'était pas remarquable, c'était un chapeau de feutre mou, qu'il cabossa un peu. Et il entra dans le village par le même chemin qu'avait pris

Dufresne, l'œil au guet, prêt à fuir à la première alerte.

Comme son complice, il aperçut d'abord le magasin de rouenneries, et l'entra, demandant qu'on lui montrât des boutons.

— Tiens, il paraît que c'est le jour, pour les blouses bleues, fit remarquer la commerçante, fort étonnée de vendre deux de ces vêtements dans la journée, et en si peu de temps.

— Pourquoi donc ? demanda du Surin, curieux et médant à la fois.

— Eh bien, mais parce que j'en ai vendu déjà une comme ça, et n'y a pas plus d'une heure et demie, à un vieux monsieur qui avait l'air bien respectable, ma foi.

— Ah !... fit seulement l'escarpe qui devina facilement la vérité.

Et tout aussitôt la pensée lui vint que Dufresne pouvait ne pas être loin encore.

Peut-être pourrait-il, en se dépêchant, le rattraper en route ?

— Ah ! s'il avait cette veine-là, ce serait vraiment drôle ; il était capable de lui faire son affaire tout de suite, à ce vieux lâcheur !

Il paya vite sans marchandier, enfil sa blouse par-dessus ses vêtements, dans le magasin même, et sortit rapidement, après s'être fait indiquer la direction de Creil par l'obligeante commerçante.

Une fois dehors, il se mit à marcher à grands pas, le regard toujours fixé devant lui, pour voir s'il ne reconaitrait pas, de loin, la longue silhouette de Foinard.

Intérieurement une sourde colère l'animait, s'accroissant chaque instant de la déception qu'il éprouvait de ne point rattraper son traître complice.

Mais il eut beau pester et routes, tout en accablant son allure, au point de se rompre le jarrets, il dut aller ainsi jusqu'à Creil, sans l'avoir rencontré, naturellement. Au moment même où il entrerait dans la petite ville par l'extrémité gauche de la grande rue qui mène au pont de l'Osse, Dufresne en sortait par l'autre bout, emporté par l'express de Bruxelles.

Obligé d'attendre à son tour le train de Paris, qui devait passer vingt minutes plus tard seulement, Monseigneur du Surin pénétra dans la première auberge venue, et s'y fit servir quel que nourriture pour se reconforter.

Ensuite, plus dispos, l'esprit surexcité et rendu, pour ainsi dire, plus agile, par une bonne tasse de café, le misérable prit le train et, sans autre mesure de prudence, se dirigea vers Paris.

Pendant le trajet, comme il se trouvait seul dans le compartiment, il enleva sa blouse bleue, la roula soigneusement, en fit un paquet à l'aide d'un journal oublié sur la banquette, et attendit patiemment l'heure d'arriver